

## Les Voyages de Diderot et Bougainville

Par Aline Beilin, professeur agrégée de philosophie, auteur de *Diderot, la culture et l'éducation*, SCÉRÉN-CNDP, 2011.

### Diderot, lecteur de Bougainville

Diderot a lu la description d'un *Voyage autour du monde, par la frégate du roi La Boudeuse, la flute L'Étoile en 1766, 1767, 1768, 1769, sous le commandement de M. de Bougainville* l'année même de sa parution en 1771. Bougainville y fait le récit d'une expédition qui l'a conduit à Rio, Buenos Aires, Montevideo, aux Malouines, puis par le détroit de Magellan à l'archipel des Tuamotu. Le navigateur est rentré à Saint-Malo le 16 mars 1769 ; il a rejoint Paris accompagné d'un jeune Tahitien qui le suit depuis le court séjour que l'expédition a effectué à Tahiti en avril 1768. Pendant onze mois, de mars 1769 à février 1770, Bougainville et le Tahitien Aotourou ont paru à la cour et dans les salons. Aotourou est reçu par Louis XV et interrogé par les amis de M<sup>lle</sup> de Lespinasse. Il décède pendant le voyage qui le ramène à Tahiti.

L'occasion de la lecture du *Voyage* par le philosophe Diderot est la rédaction d'un compte rendu destiné à la *Correspondance littéraire*, revue consacrée à l'actualité culturelle fondée par son ami Grimm et destinée à une quinzaine de monarques et princes européens. Mais l'intérêt de Diderot est aussi porté par les débats du moment. En effet, les chroniques de voyageurs sont alors l'occasion pour la vieille Europe de se frotter à la question de l'**altérité**. Ainsi, dès les premiers témoignages apparaît un peuple aux proportions colossales, les Patagons, d'une taille double de l'homme commun. L'affaire divise marins, naturalistes et philosophes. Ces Patagons sont-ils hommes ou monstres ? Faut-il renoncer à l'idée d'**une universalité de la condition humaine** ? Grimm croyait au gigantisme des Patagons, tandis que Bougainville, qui les avait rencontrés lors d'une expédition précédente, soutenait qu'ils étaient des hommes de belle taille mais non des géants. Or, Diderot suit Bougainville contre Grimm. Les Patagons sont forts et vigoureux, mais ils sont hommes, proches de nous, quoiqu'en disent les récits de voyageurs. Et c'est sans doute là la raison pour laquelle le compte rendu ne parut jamais dans la *Correspondance littéraire*. L'on peut supposer que Grimm, qui avait pris parti contre Bougainville quelques années auparavant sur la question fort discutée de la taille des Patagons, ne voulut pas se déjuger. Diderot écrit à propos de cette polémique : « Les voyageurs entre les historiens, les érudits entre les littérateurs, doivent être

les plus crédules et les plus ébahis des hommes ; ils mentent, ils exagèrent, ils trompent et cela sans mauvaise foi. » Les récits de voyage, dont la peinture de l'altérité constitue l'essentiel, donnent-ils à connaître les peuples ? Disent-ils le vrai ?

C'est ainsi que la lecture du *Voyage* inspire bientôt à Diderot le *Supplément au voyage de Bougainville ou Dialogue entre A et B*, rédigé en 1772 et maintes fois retravaillé par la suite. La première partie sous-titrée « Jugement du voyage de Bougainville » est réécrite à partir du compte rendu de 1771. Diderot présente un dialogue entre A et B. A, sceptique, questionne B, lecteur du *Voyage* de Bougainville. C'est l'occasion de questionner le sens des voyages lointains et de poser le problème de la fiabilité des témoignages. Dès la deuxième partie du *Supplément*, on entre dans la fable philosophique. Diderot n'a lu dans le récit de Bougainville que la description d'un état d'innocence perdu car son objet premier est de faire un usage philosophique de la fable des Tahitiens.

### **Diderot et les voyages : « Nulle part mieux que chez soi. »**

La référence à Bougainville est pour Diderot l'occasion d'aborder la question de la valeur des témoignages dans les récits d'expédition et de séjour dans le Nouveau Monde. Comment Diderot aurait-il pu négliger cette source de connaissances nouvelles, lui qui consacra vingt ans de sa vie à l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, dont la finalité n'était autre que, selon ses propres termes, de « rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre » ? Les récits de voyage constituent un puits d'érudition concernant tant l'histoire naturelle que celle des hommes. Cependant, Diderot se montre **prudent**, voire **sceptique**, quant à la valeur des témoignages. Si l'on peut ajouter foi à certains d'entre eux, d'autres sont des mensonges destinés à faire valoir ceux qui les écrivent, ou encore à justifier préjugés et autres entreprises d'asservissement. Parmi les voyageurs, certains préparent leur périple et consignent avec soin les informations recueillies, d'autres fuient leur contrée pour mener une vie d'errance et se montrent bien peu scrupuleux du récit qu'ils font de leur pérégrination. L'hommage que Diderot rend à Anquetil-Duperron dans l'article « Zenda vesta » de l'*Encyclopédie* illustre l'ambivalence du jugement que le philosophe porte sur ces ouvrages : « Tandis que les hommes traversent les mers, sacrifient leur repos, la société de leurs parents, de leurs amis et de leurs concitoyens, et exposent leur vie pour aller chercher la richesse au-delà des mers, il est beau d'en voir un oublier les mêmes avantages et courir les mêmes périls, pour l'instruction de ses semblables et la sienne. Cet homme est M. Anquetil. » Le témoignage d'Anquetil-Duperron sur l'Inde permettra de corriger les inexactitudes des textes orientalistes précédents. Bougainville est, aux yeux de

Diderot, de cette même trempe. Il n'est pas de ces faiseurs de fables et autres mensonges.

Le célèbre article « *Agnus Scythicus* » est l'occasion d'une réflexion sur le moyen de discerner quel récit peut être reçu, quel doit être rejeté. L'*Agnus Scythicus* est une plante à laquelle nombre de témoignages ont donné la forme d'un agneau et des pouvoirs merveilleux. Ceux-ci firent trop longtemps autorité, bien à tort. Y a-t-il une méthode propre à attester l'authenticité du récit ? Diderot enjoint de procéder avec prudence et mesure, de comparer les discours, d'interroger l'autorité de l'auteur : « Il faut considérer les témoignages en eux-mêmes, puis les comparer entr'eux : les considérer en eux-mêmes, pour voir s'ils n'impliquent aucune contradiction, et s'ils sont de gens éclairés et instruits. » Il faut mener un **examen critique**, analytique, qui confronte pas à pas les rapports des uns et des autres. Plus le récit porte sur des faits étrangers et lointains, plus il doit être comparé, pesé, discuté. À cette condition, les grands voyages permettent de développer les connaissances.

Toutefois, Diderot peine à comprendre ce qui meut le voyageur lui-même. À quoi bon errer durant des mois entre ciel et mer, menacé de péril par naufrage ou disette ? Dans le dialogue qui ouvre le *Supplément*, A s'étonne que Bougainville, jeune mathématicien, aimant les plaisirs de la société et des femmes, entreprenne une telle circumnavigation. L'incompréhension est celle de Diderot lui-même. Dans la « Lettre à Sophie Volland du 13 octobre 1760 », il compare le voyageur à un homme qui « s'occuperait du matin au soir à descendre du grenier à la cave et à remonter de la cave au grenier, examinant tout ce qui embellit ses appartements, et ne s'asseyant pas un moment à côté de ceux qui les habitent avec lui ». Acte insensé que de fuir une existence apaisée pour une vie tourmentée ! D'ailleurs, Diderot ne repoussera-t-il pas le plus possible ce voyage en Russie que Catherine II, despote éclairée, lui demandait instamment de faire ? Du périple de Bougainville, il écrit d'ailleurs : « Voici le seul voyage dont la lecture m'ait inspiré du goût pour une autre contrée que la mienne. Jusques à présent le dernier résultat de mes réflexions avait toujours été qu'on n'était nulle part mieux que chez soi. »

À n'en pas douter, Diderot n'aurait pu embarquer avec Bougainville ! Mais il ne saurait pour autant être concerné par les mots sévères qu'a Bougainville à l'égard des philosophes : « Je suis voyageur et marin, c'est-à-dire un menteur et un imbécile aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux et superbes qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants, et soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations. Procédé bien singulier, bien inconcevable de la part des gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatisent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir et de penser. » Car Diderot ne

dogmatise en rien ; il construit une fiction philosophique, dans un écrit libre et subversif.

### **Depuis le Nouveau Monde, faire retour sur le Vieux Monde...**

La peinture de l'altérité prend là une dimension nouvelle, politique sinon idéologique. Le tableau de l'innocence du Nouveau Monde constitue, à l'évidence, une critique de l'Ancien Monde. Dans le récit de Bougainville, Diderot a choisi ce qui sert la peinture de l'innocence. Le discours du vieillard dans le *Supplément* intègre ainsi tous les traits de la fable primitiviste : ignorance de la propriété privée et par là du vol, négation du vice, bonheur, communauté des femmes, liberté, absence de travail. Depuis l'article « Caraïbes » (ou « Cannibales ») rédigé en 1752 pour l'*Encyclopédie*, le tableau des sauvages, à première vue, semble inchangé. Diderot lecteur de Montaigne confond les Tupis et les Caraïbes sous les traits du sauvage, homme qui va nu, de bonne constitution physique, évoluant dans la communauté des femmes, ne connaissant pas la jalousie, et pratiquant le cannibalisme rituel. Pourtant, il n'y a nulle trace ici d'une nostalgie d'un paradis perdu.

Dans l'*Encyclopédie*, il y a autant de peuples innocents que de peuples aux mœurs cruelles et à l'existence disetteuse. Et l'ignorance est aussi souvent conçue comme innocence que comme déficit de connaissances et stupidité. Les tableaux, loin de se contredire, servent des aspects différents de l'anthropologie. Ici, comme chez Montaigne, la description du Nouveau Monde, appuyée sur les récits de voyage, contraint le lecteur à faire retour sur l'Ancien Monde. Le voyage est l'expression symbolique de la mise à distance des sociétés policées, condition de leur critique. Le primitivisme apparent du *Supplément* a donc une fonction polémique qui va de soi. Les sauvages ne connaissent pas les désirs chimériques et les vains artifices : « Nous ne voulons pas troquer ce que tu appelles notre ignorance, contre tes inutiles lumières », poursuit le vieillard.

Diderot est ici bien proche du Rousseau des deux *Discours* ; on y retrouve la même condamnation de la facticité des rapports humains. C'est bien Diderot qui écrit : « Ce sont les misérables conventions qui pervertissent l'homme, et non la nature humaine qu'il faut accuser. »<sup>1</sup> Les peuples du Nouveau Monde peuvent avec raison craindre l'arrivée des colons. Diderot est conscient de la brutalité des hommes et des armées qui suivent les voyageurs. Les soldats ne sont-ils pas plus cruels encore quand ils sont loin de leur patrie d'origine ? À l'homme convaincu des avantages des sociétés policées, il dit : « Vous ne vous êtes approchés de sa cabane que pour l'en chasser, que pour le substituer, si vous le pouviez, à l'animal qui laboure sous le fouet de l'agriculteur, que pour achever de l'abrutir, que pour satisfaire votre

cupidité. »<sup>2</sup>

Mais il s'éloigne du même Rousseau quand il glisse cette adresse dans un texte écrit la même année que le *Supplément* : « Oui, monsieur Rousseau, j'aime mieux le vice raffiné sous un habit de soie que la stupidité féroce sous une peau de bête. J'aime mieux la volupté entre les lambris dorés et sur la mollesse des coussins d'un palais, que la misère pâle, sale et hideuse étendue sur la terre humide et malsaine et recélée avec la frayeur dans le fond d'un antre sauvage. »<sup>3</sup> Les deux tableaux coexistent, car la peinture du Nouveau Monde sert la critique de l'Ancien Régime, de la vanité de ses mœurs si contre-nature.

La peinture des peuples innocents s'inscrit dans un discours subversif, engagé. Mais ce n'est pas encore là tout : elle sert aussi une anthropologie et une philosophie.

### **...Pour refonder la science des mœurs**

S'il faut lire les récits des voyageurs, c'est en tout premier lieu parce qu'ils contraignent le lecteur à reconnaître l'altérité. Autres paysages, autres mœurs, autres peuples. Le voyage, réel ou imaginaire, est par définition décentrement : le simple constat de l'altérité met à bas la conception d'un homme universel conçu à partir de l'homme des anciennes civilisations. Or, le refus de l'ethnocentrisme est ici la condition de possibilité d'une refondation de la morale. S'il faut lire les récits de voyage, c'est précisément parce qu'ils permettent de faire table rase de nos fausses évidences et de repenser le sens des actions humaines. Diderot lit et donne à lire les écrits des voyageurs : « Il est important aux générations futures de ne pas perdre le tableau de la vie et des mœurs des sauvages. C'est peut-être à cette connaissance que nous devons tous les progrès que la philosophie morale a faits parmi nous. »<sup>4</sup> Les peuples sauvages ont permis de faire l'économie du fondement divin de la morale, puisqu'il faut bien constater qu'en d'autres lieux, on vit sans dieu. Ils ont permis de penser l'existence des hommes dans une proximité retrouvée à la nature.

Refonder la morale, c'est tenter de résoudre le conflit inhérent à tout homme, celui qui met en jeu le naturel et le factice en l'homme. La célèbre théorie des trois codes, énoncée dans le *Supplément*, permet de réaliser l'unité de l'homme : les lois politiques et religieuses doivent se réduire au code de la nature. À cette condition, les exigences de la naturalité, de l'homme social et politique et de la piété peuvent être respectées. Cela conduit Diderot à redéfinir les mœurs. Les relations entre les hommes et les femmes en sont un exemple. L'inconstance est conforme à la nature, tandis que le caractère indissoluble des liens du mariage lui est

contraire. Le mariage devient une « préférence mutuelle » plus ou moins durable, et la fidélité n'est autre qu'un stupide entêtement. Il faut vivre selon le modèle d'une polygamie successive, et le droit au divorce est affirmé. Tahiti est ici une utopie, un lieu autre qui atteste de la possibilité de mœurs nouvelles.

Voilà bien un autre crime des explorateurs et des colons. En détruisant l'innocence, ils détruisent l'idée même de la possibilité d'autres mœurs. Diderot sait – il l'écrit – que d'ici trois siècles ces peuples auront disparu. Il y a comme une urgence anthropologique à rassembler les témoignages des explorateurs. Telle est assurément la raison de l'intérêt que Diderot porte aux premières sociétés et à l'étude comparée du mouvement des nations en général : alors que les nations policées sont trop éloignées de la nature pour qu'un mouvement de retour soit possible, les premières – à l'image du Tahiti du *Voyage* et du *Supplément* ou encore de la Russie de Catherine II – peuvent s'en rapprocher à nouveau. Car les sociétés naissent, croissent et meurent. Elles ont une histoire et les sociétés du Nouveau Monde sont un moment de cette histoire. Diderot redoute la fin d'un monde qui a le mérite, à tout le moins, d'exister comme différent et d'être en cela la condition de possibilité d'une autre morale.

### **Le Nouveau Monde, l'enfance de l'humanité**

Les Tahitiens de Bougainville offrent à Diderot des mœurs proches de la nature. Pour autant, l'île ne saurait être réduite à l'état de nature tel que Rousseau l'a pensé et construit. Dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* publié en 1755, Rousseau imagine la manière dont les hommes vécurent à l'état de nature, pour mieux saisir le processus au cours duquel ils sont passés à l'état social : la fiction de l'état de nature est assignée à une pensée politique et morale, que l'on trouve dans *l'Émile* ou dans le *Contrat social*. Rousseau n'a guère besoin des récits de voyage, qu'il a pourtant lus : le projet du *Second Discours* n'est pas historique et il peut s'émanciper de la réalité factuelle. Rousseau évoque cette réalité dans une simple note du *Discours* : « L'exemple des sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point semble confirmer que le genre humain était fait pour y rester toujours, que cet état est la véritable jeunesse du monde, et que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, et en effet vers la décrépitude de l'espèce. »<sup>5</sup> Son entreprise n'est pas de livrer une histoire possible des hommes.

Si l'on trouve chez Diderot cette même idée d'une enfance de l'humanité, ni l'état de nature ni

la référence aux peuples sauvages ne sont pensés à la manière de Rousseau. Diderot cherche dans les peuples du Nouveau Monde un moment de l'histoire de l'humanité. Tahiti nous reconduit explicitement à « l'histoire primitive de notre globe » : « Le Tahitien touche à l'origine du monde, et l'Européen touche à sa vieillesse. » L'on est bien loin encore de la précision et de la rigueur qui caractériseront la construction de la science historique. Mais on peut découvrir dans la description des peuples sauvages les différentes étapes du développement de l'humanité. Il s'agit de construire une histoire, car chaque moment doit naître du moment précédent. Ainsi, l'humanité naissante ne se distinguait guère de l'état d'animalité : les hommes se réunirent comme en troupeau, rompant par là avec le pur état de nature, état d'égalité et d'indépendance de chacun. Puis l'identité des besoins naturels conduisit ces premières sociétés à l'état de conflit et de guerre. Et, enfin, cet état de guerre put être dépassé : conduits par le besoin de conservation de l'espèce, les communautés d'hommes instaurèrent le règne des lois civiles. Tels sont les différents moments d'une humanité dont les récits des voyageurs nous aident à penser l'enfance.

### **Diderot, lecteur de Montaigne**

Diderot a lu et aimé Montaigne. Les chapitres dits « américains » des *Essais* de Montaigne constituent une source commune à tous ces auteurs qui peignent les communautés dites primitives, jusqu'aux anthropologues contemporains. Mais la parenté de Diderot et Montaigne est plus profonde. Sans en développer ici tous les aspects, il convient de remarquer que leur approche critique est empreinte de scepticisme. Ils font tous deux du Nouveau Monde un usage philosophique qui ne se réduit pas à la condamnation des manières européennes mais interroge la condition humaine, sa diversité et son universalité.

Rappelons que le chapitre « Des cannibales » se présente comme la peinture d'un âge d'or au chapitre XXXI du premier livre, tandis que « Des Coches », au chapitre VI du troisième livre, est une franche condamnation des crimes de la *Conquista*. Le premier est écrit en 1578, le second dix ans plus tard. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, récits de voyage, témoignages et ouvrages plus polémiques sur les bienfaits et les méfaits de la colonisation de l'Amérique font florès. L'expédition de Villegagnon au Brésil en 1557 – dans la baie de Rio où le jeune Lévi-Strauss débarque quand il se rend en Amérique latine pour la première fois – fait partie de ceux-ci. Villegagnon entendait instaurer une « France antarctique » qui témoignerait de la possibilité d'un échange pacifié entre Européens et Indiens, et entre protestants et catholiques. Le projet échoue en 1560, mais les récits dont il fait l'objet le prolonge. Montaigne lit les compagnons de Villegagnon, les récits de Jean de Léry et d'André Thevet. Un de ses valets au château a fait

partie de l'expédition et il en recueille le témoignage oral.

Montaigne dépeint ses cannibales à partir de ces témoignages. Le Nouveau Monde était ici un « monde enfant » « encore tout nu, au giron », selon l'expression que l'on trouve dans les « Coches ». Se joue dès lors un jeu de miroir bien connu : le tableau d'une communauté primitive idyllique permet de mettre en évidence le déclin des peuples dits policés. Les sauvages du chapitre « Des cannibales » sont décrits sur le mode du manque et de l'absence, car la simplicité et le dénuement sont ici condition de la vie vertueuse : ils n'ont ni connaissances, ni propriété privée, ni loi ou droit positif, ni richesses accumulées, ni vices ni mots pour signifier les vices, ni maladies. Les chapitres américains sont de facture « primitiviste ». Déjà, Montaigne trie, assemble, soustrait, parmi le matériel documentaire, ce qui sert sa condamnation de l'Europe de son temps. Les bienfaits de la nature sont abâtardies par les artifices, le goût et les mœurs sont corrompus, les lois et la connaissance contribuent au déclin des nations.

Est-ce à dire que les peuples récemment découverts ne constituent pour l'auteur des *Essais* qu'un simple faire-valoir ou une hypothèse adventice ? Ils ne seraient plus décrits pour eux-mêmes, mais dans le but de faire retour sur l'Occident. Pas plus que chez Diderot deux siècles plus tard, le tableau de l'altérité ne peut se réduire au fait de servir la critique du Vieux Continent. Son projet n'est pas de créer cet être imaginaire que sera le sauvage dans la littérature du XVIII<sup>e</sup>. C'est comme à l'insu de ses auteurs que la peinture du Nouveau Monde participe de la constitution de cet idéal type de l'Amérindien. En fait, le tableau de ces peuples offre la possibilité de percevoir des traits que, jusqu'ici, philosophes et poètes ont été contraints d'inventer. Ils attestent que l'humanité est susceptible de vertus « vraies », « utiles et naturelles ». S'il y a un humanisme de Montaigne, c'est parce qu'il y a un naturalisme. Mais loin de lui la volonté d'idéaliser les peuples primitifs, des peuples innocents et des peuples cruels. C'est pourquoi il y a dans les *Essais*, comme chez Diderot, une pluralité des mondes. On comprend l'appétit des voyages, qui donnent à voir l'altérité et qui permettent de « goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature » (III, 9). Le voyageur et le lecteur des récits de voyage font l'expérience des mille-et-une formes de l'humaine condition, de l'infinie variété des coutumes, du devenir perpétuel des peuples. La question qui innerve les textes de Montaigne comme ceux de Diderot est celle-ci : par-delà ou en deçà de cette infinie diversité des formes, existe-t-il un homme universel ?

<sup>1</sup> Diderot, *De la poésie dramatique* (1758), in *Œuvres complètes*, éd. Assézat-Tourneux, t. VII, p. 312.

<sup>2</sup> Diderot, *Contribution à l'Histoire des deux Indes de l'abbé Raynal*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1995, tome III, chapitre IV, « Des nations sauvages », p. 680.

---

<sup>3</sup> Diderot, *Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé De l'homme* (1772), éd. Assézat-Tourneux, tome II, p. 411.

<sup>4</sup> Diderot, *Contribution à l'Histoire des deux Indes de l'abbé Raynal*, p. 680-681.

<sup>5</sup> Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la pléiade », 1964, tome III, p 171. Lire aussi la note 16, de Rousseau.